

LES DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE

17 juillet 2009

CONFÉRENCE/ FRANCINE FRIEDERICH

Le paradoxe de l'oubli

■ **Brillante et rigoureuse, telle a été la conférence menée l'autre soir à la médiathèque du centre ville par Francine Friederich, docteur en philosophie. « Le paradoxe de l'oubli » ou comment parvenir à accepter cette réalité en évitant les clivages manichéens ?**

Dans le cadre du Festival « Couleurs conte », il est naturel de s'interroger sur le problème de la mémoire, du souvenir et de l'oubli. La réflexion dialectique de Francine Friederich s'articule en trois points. Elle débute par une référence au beau film d'Agnès Varda « Les plages d'Agnès », dans lequel la cinéaste évoque chaque plage comme un morceau de sa vie. Ce qui lui permet d'aborder le premier point : la notion de lien, de connexion, inhérente à la mémoire.

L'oubli se fait angoisse

Ni la volonté ni la raison ne peuvent empêcher l'oubli.

Pour Freud, l'oubli est la volonté inconsciente d'oublier. Dans le champ de la conscience, cet oubli ne serait pas souhaité. Cela va sans dire ; on n'oublie pas n'importe quoi. Dans la société actuelle, où tout est maîtrise et contrôle, l'oubli se fait angoisse. La raison met en oeuvre un chantier colossal pour éviter les fuites de mémoire. Illusion ! L'humain n'est pas une machine que l'on pourrait reconfigurer.

C'est donc dire que la mémoire est une construction du sujet. Elle est aux ordres du cœur, bien plus que de la raison. Elle est le filtre personnel par lequel nous appréhendons le monde.

Là-dessus, Francine Friederich donne plusieurs exemples empiriques, en bonne didacticienne. Citant Paul Ricoeur, elle explique le « travail de mémoire » comme une dynamique, un mécanisme, au même titre qu'on parle de « travail de deuil ». La représentation et l'émotion sont fondamentales quant au devenir d'un fait dans notre mémoire.

D'où le problème de la « mémoire collective ». On ne se souvient pas des choses, on ne se souvient que de soi, tant l'édifice du souvenir façonne et sculpte notre identité. Troisième temps : l'acceptation de l'oubli comme consubstantiel à l'homme. Pour Nietzsche, tout acte véritable induit l'oubli, sous peine de n'être qu'un animal qui rumine ! L'oubli est un acte de préservation, qui se conjugue à tous les temps, pour donner

le souffle du possible à notre avenir. En définitive, l'oubli est certes une déconstruction, mais une déconstruction salutaire, pour saisir l'instant, et élaguer de la matière, afin qu'advienne la forme, la « sculpture », de notre vie.

Sophie Sanchez